

LA JOUISSANCE SINGULIÈRE DE SWANN ET LA PETITE PHRASE DE VINTEUIL

Philippe Willemart

La petite phrase de la sonate de Vinteuil qu'elle soit de Saint-Saens ou de César Frank ne manque pas de démontrer combien l'amour de Swann pour Odette de Crécy n'est pas sans une saveur particulière qui inquiète et interroge le lecteur

“la vision la plus belle qui nous reste d'une oeuvre est souvent celle qui s'élève au-dessus des sons faux tirés par des doigts malhabiles, d'un piano désaccordé” (1).

Concours de circonstances des plus étranges et le moins en accord avec nos sonophiles amoureux de la qualité technique de leurs hi-fi. Sons faux, mauvais pianiste et piano désaccordé. La réalité importe vraiment peu pour Marcel qui travaille un reste s'échappant du parfum d'une tasse de thé ou qui associe ses souvenirs durant “ses tristes soirées sans sommeil” (2). L'art d'écrire chez Proust n'est plus basé sur la vision de la comédie humaine à la Balzac, ni sur la nostalgie d'un passé napoléonien à la Stendhal et encore moins sur une passion documentaire propre à Flaubert. Chez Swann, l'art tout comme l'amour “ne correspondent à rien d'extérieur, de constatable par d'autres que lui” Ni les qualités d'Odette, ni celles de la pianiste “ne justifiaient qu'il attachât tant de prix aux moments passés auprès d'elle” Si Swann commençait à raisonner et à utiliser “son intelligence positive” “il voulait cesser de sacrifier tant d'intérêts intellectuels et sociaux à ce plaisir imaginaire” Mais grâce à la petite phrase, l'amour pour Odette continuait. La petite phrase élargissait l'âme de Swann, “une jouissance qui elle non plus ne

(1) — PROUST, Marcel — *A la recherche du temps perdu*. Paris, Gallimard, 1954. vol. I. p. 236. Toutes les citations citées dans l'article qui suit, sont tirées sauf avis contraire, des pages 236 et 237 de ce volume.

(2) — Id. *ibid.*, p. 186.

correspondait à aucun objet extérieur / ./ s'imposait / ./ comme une réalité supérieure aux choses concrètes"

Jouissance sans objet, jouissance de l'âme, réalité supérieure provoquée par une mélodie. Aucun objet sexuel apparent, aucun rapport concret entre Swann et Odette mais la simple écoute d'une ligne musicale qui entre dans l'âme et s'y crée un espace "marge de jouissance"

Une jouissance enchantée

"Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour l'assouvir"

Jouissance comparée à la soif et au désir de boire. Faire couler dans le gosier non pas un liquide mais un charme inconnu. Etrange métaphore apparemment mais qui n'est pas sans rapport avec un sens oublié sinon peu employé de ce mot charme. "Subir un enchantement ou du latin *carmen* au sens de formule magique" (Larousse). Ces définitions rappelleraient facilement le philtre d'amour de Tristan et d'Yseut — véritable formule magique qui associée à une boisson force à l'amour — mais le charme dans la *Recherche* ou de la *Recherche* tient peut-être plus des *Mille et une nuit* que du Moyen-Age et a plus de rapport avec le monde enchanté de Shéhérazade que celui de la légende celtique. Enchantement, magie, contes arabes "qui sont liés à son enfance par les assiettes peintes de Combray" (3) et qui transportent le héros-narrateur à travers son personnage dans un ailleurs "où la petite phrase a effacé le souci des intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous" avait laissé vacantes et en blanc "ces parties de l'âme où il était libre d'y inscrire le nom d'Odette", comme de n'importe quelle cocotte, pourrai-je ajouter. Odette n'est qu'en moyen, un mot qui s'inscrit comme un autre et qui peut changer suivant le moment.

Le narrateur décrit alors le visage de Swann savourant cette musique:

"Et le plaisir que lui donnait le musique /.../ ressemblait en effet à ces moments-là, au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits".

La jouissance du dépouillement

Réalité supérieure un peu plus haut, monde différent ici où les yeux et l'intelligence sont inutiles et où Swann se sent "trans-

(3) — ROUSSET, Jean — *Forme et signification*. Paris, Corti, 1962. p. 166.

formé en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés logiques, presque une fantastique licorne, une créature chimérique ne percevant le monde que par l'ouïe" Nous y voilà donc dans cet ailleurs peuplé de licornes fantastiques où seule *l'ouïe opère* et où Swann éprouvait "une étrange ivresse / . / à dépouiller son âme la plus intérieure de tous les secours du raisonnement et à la faire passer seule dans le couloir, dans le filtre obscur du son"

Univers de ténèbres où la jouissance consiste dans une première étape à se défaire de la logique. Le raisonnement et la raison, les causes et les effets, le discours philosophique et universitaire qui éliminent le douteux, l'imaginaire et le fantastique, sont retirés comme un vêtement. L'arbitraire du signe est rejeté comme tel. C'est l'enlèvement d'une carapace ou d'un voile cachant une âme et qui constitue l'ivresse ou la jouissance préliminaire maintenant définie. Ce dépouillement rappelle un homme ou une femme qui se dévêt avant l'amour dans l'obscurité de la chambre, le vêtement n'ayant de sens qu'à la lumière où il signifie le semblant sexuel ou bien l'ascète qui renonce au raisonnement pour se jeter dans l'inconnu divin ou encore le personnage de Pasolini dans *Théorème* qui se dénude avant d'entrer dans le désert ou enfin, l'analysant qui dans l'acte de se coucher sur le divan, renonce aux conventions du dialogue et à l'arbitraire du signe qui régit les lois du langage pour se lancer dans un monde "pour lequel nous ne sommes pas faits"

Il y a donc une jouissance première à se dépouiller et jouissance n'est pas plaisir, Barthes les distingue soigneusement. Alors que le plaisir touche à la culture, au douillet et aux retrouvailles, la jouissance transborde, brise et suspend: "le plaisir en pièces; la langue en pièces; la culture en pièces" (4)

La jouissance filtrée par la petite phrase

La jouissance préliminaire de Swann, de fait, le retranche de l'humanité, le met hors culture et le rend ivre. Que reste-t-il du Swann fin observateur "dont l'esprit portait à jamais, la trace indélébile de la sécheresse de sa vie", sinon son âme la plus intérieure qui, deuxième étape de la jouissance, "passe seule dans le couloir, dans le filtre obscur du son"

(4) — BARTHES, Roland — *Le plaisir du texte*. Paris, Seuil, 1973. p. 82.

Il est assez difficile de nommer cette âme intérieure qui a perdu tout de l'homme social — culture, nom, habitude, langage — mais où pourtant il y a un “je” qui mène puisqu'il la fait passer dans un filtre. Cette volonté conduisant l'âme à la jouissance ou mieux ce désir qui induit l'âme à affronter l'épreuve, ne la subit pas lui-même. Il ex-siste à l'âme qu'il écoute jouir. Ce “je” désirant ne jouit donc pas mais n'est pas non plus voyeur car il ne fait qu'entendre un autre, son âme. Jouissance à distance du “je” désirant qui sait que l'âme jouit. C'est nettement le “j'ouis” de Lacan (5). La jouissance impossible fait signe de loin parce qu'appartenant à un autre, elle est interdite au sujet.

Le deuxième degré de la jouissance se définit par un passage ou un déplacement qui provoque un contact entre l'âme et le filtre. Ce filtre n'est pas le filtre-breuvage de l'amour, ni le filtre utilisé par les alchimistes et d'où vient le mot bien qu'on ne peut nier les rapports existants entre ceux-ci et l'expérience de Swann. C'est comme si l'âme se laissait modeler érotiquement par la mélodie. Il y a un contact métaphorique par l'oreille. Le son y entre, rencontre l'âme qui se laisse filtrer et qui ressort enrichie par les éléments recueillis. Observons l'inversion. Alors que normalement le filtre purifie un liquide en retirant les segments les plus grossiers, le filtre proustien laisserait passer certaines parties de l'âme et s'en réserverait d'autres dans un acte amoureux d'embrassement. C'est un filtre non de purification mais de rétention amoureuse qui de plus semble modeler les parties retenues. Modeler, modelage appelle la main du potier qui moule l'argile selon son désir. Ainsi de l'âme et de la mélodie. L'âme malléable comme l'argile rencontre la mélodie définie par la hauteur, le temps et la combinatoire des sons et s'y conforme quelques instants. Conformité et identité momentanées de sentir, de position et de forme qui font comprendre à celui qui entend “tout ce qu'il y a de doux, peut-être même de secrètement inapaisé au fond de la douceur de cette phrase” L'identité du sentir est si forte et si marquante qu'elle produit chez le sujet qui écoute, un nouveau savoir. Il apprend, en effet, que la jouissance de l'âme se déclenche à partir d'une contradiction — une douleur enveloppée de douceur — C'est comme si la douceur de la petite phrase ne l'était que parce qu'elle repose sur une douleur inapaisée.

Douceur sur douleur. Nous arrivons à la formule de la métaphore, la douceur à la place de la douleur, *douceur* où la diffé-

(5) — LACAN, Jacques — *Ecrits*. Paris, Seuil, 1966. p. 82.

rence consonantique, le /s/ à la place du /l/, indique un refoulement lié à ce que connote le /l/. Le lecteur ne peut évidemment deviner l'effet de sens qui découle de la consonne /l/. Il faudrait pour cela analyser le contexte de la petite phrase dans l'entièreté de *Un amour de Swann*. Il peut tout au plus se référer objectivement à la phonétique où la position dentale du /s/ devance d'un degré la position alvéolaire du /l/ et où les deux consonnes orales et fricatives se distinguent par leur sonorité. Paradoxalement, la consonne /s/ sourde est plus intense et plus aiguë que sa collègue /l/ sonore considérée comme consonne douce. La matérialité phonétique contredit la signification linguistique et la dureté linguistique de la douleur se retrouve gravée matériellement dans le mot douceur à travers la consonne /s/. Mélange de niveaux où la langue peu embarrassée de nos distinctions cartésiennes, franchit aisément le mur de nos catégories.

Douleur et douceur ne se partagent donc pas d'une façon tranchée et la contradiction apparente au niveau sémantique, existait déjà dans chacun des mots pris séparément. Nous comprenons un peu mieux maintenant comment une blessure non cicatrisée transmet dans le texte non pas une brûlure douloureuse mais une sensation tendre et agréable. La blessure arrivée certainement il y a longtemps s'est incarnée non seulement dans la langue mais aussi dans une mélodie, mémoire d'un passé peuplé de souvenirs. Nous retrouvons ainsi le narrateur Marcel et ses associations de souvenirs: une phrase musicale par où passe une âme privée de ses artifices sociaux, réveille une jouissance étrange qui évoque pour celui qui écoute une douleur agréable:

“la tristesse qu'elle répandait, il la sentait passer sur lui, mais comme une caresse qui rendait plus profond et plus doux le sentiment qu'il avait de son bonheur”

De la jouissance entendue, émanent à la fois un savoir et une caresse triste qui renforcent le narcissisme du sujet heureux de son bonheur. Cependant, la caresse se contente de frôler Swann. Ce n'est plus l'âme qui passe par le filtre du son mais c'est la qualité la plus profonde de la mélodie, la douleur, qui émerge de la douceur et atteint le sujet écoutant par le toucher. A ce contact léger, Swann, comme s'il ne voulait pas se laisser atteindre, ou mieux comme s'il sentait la vérité inhérente à cet épanchement, “l'amour est fragile”, s'enferme comme l'escargot dans sa coquille et savoure son bonheur. Swann écoute la jouissance de l'âme, en saisit le sens mais n'en veut rien savoir.

L'analyse de cette page de *Un amour de Swann* permet de jalonner le chemin de la jouissance. La petite phrase créait d'abord une marge de jouissance, "une soif d'un charme inconnu" Ensuite, elle ravissait Swann dans un ailleurs où par dénudations successives, il se transformait en quelqu'un d'étranger à l'humanité et devenait ouïe. Dans une troisième étape, il dépouillait son âme la plus intérieure et la faisait passer dans le filtre obscur du son. Une quatrième étape lui apprenait la raison de la jouissance et enfin, il se laissait caresser par la tristesse répandue s'enfermant dans son bonheur.

En d'autres mots, la petite phrase suscite un désir, la marge de jouissance, qu'elle situe dans un monde sonore. Ensuite, le sujet du désir se sépare de son âme intérieure et la fait jouir matériellement pendant que lui ouït. Il acquiert ainsi un savoir sur la jouissance qui le caresse mais dont il ne veut rien savoir par la suite parce qu'elle atteindrait son bonheur.

La pulsion invocante

Du côté de chez Swann écrit en 1913 ne doit bien sûr rien à la psychanalyse et encore moins à la relecture freudienne de Jacques Lacan. Cependant dans la deuxième partie de cet article, j'aimerais souligner, non sans quelques craintes comment la théorie psychanalytique permet de situer la jouissance tout à fait originale du personnage Swann décrite par le narrateur Marcel.

Lacan en nommant les quatre pulsions partielles, les pulsions orale, anale, scopique et invocante, différencie nettement les deux dernières qui ont rapport à l'Autre et affirme que la pulsion de l'entendre ou invocante est la plus proche de l'expérience de l'inconscient (6).

La petite phrase est si forte qu'elle transforme Swann en une immense oreille — c'est la pulsion invocante à l'état pur —, attentive à ce qui se passe dans un autre champ, l'âme la plus intérieure ou le champ de l'inconscient ou le champ de l'Autre: "l'inconscient est le discours de l'Autre" (7) ou le discours au sujet de l'Autre. Il n'est pas facile de préciser la nature de l'Autre étant donné le nombre d'éléments qui le marque. Aussi faut-il procéder par étapes.

(6) — Id. *Le séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1973. p. 96.

(7) — Id. *Ecrits*. p. 814.

“Le lieu de l’Autre, c’est le corps, premier lieu maître des inscriptions, dit Lacan” (8).

Ces inscriptions, traces des premières jouissances à jamais enfouies ou refoulées, appelées aussi traces mnésiques constituent les sédiments de l’inconscient et ne resurgissent que métonymiquement à travers d’autres expériences érotiques ou au cours de l’anamnèse. Il y a eu jouissance et son souvenir demeure. C’est ce que Swann écoute à travers la petite phrase. La distance entre le sujet et l’instance jouissante indiquerait métaphoriquement le temps vécu entre le présent de l’écoute et le passé de l’expérience érotique. C’est réellement “un monde pour lequel nous ne sommes pas faits” uniquement accessible grâce aux échos qui parviennent d’une époque lointaine. Peu importe la fidélité technique de la phrase, l’essentiel vient des échos suscités. L’écoute plus fine que la voix, perce le temps beaucoup plus facilement. L’anamnèse ne se base pas sur un rêve *vu* et *rapporté* mais sur *l’audition* d’une jouissance.

Formidable progrès sur Freud? En partie. Le seul exemple que Freud rapporte en 1895 pour illustrer l’après-coup du traumatisme sexuel, aurait pu tout aussi bien inaugurer une approche différente de l’inconscient. Emma raconte une scène arrivée à l’âge de 13 ans où deux commis rient de son vêtement. Ce rire lui rappelle alors une autre scène survenue cinq ans auparavant où un épicier au rire grossier “avait porté la main à travers l’étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux” (9). Les mots rire (Lachen) et vêtement (Kleider) dits dans le cadre transférentiel de l’analyse, font surgir un autre contexte où, associés à “Greibler” (épicier), ils évoquent un attentat sexuel. Le sujet Emma a entendu quelque chose ou quelqu’un qui jouissait dans le passé et a pu reconstruire son histoire et se libérer de son angoisse.

Lacan par contre, comme pour suppléer à la théorie freudienne, a créé un concept, *lalangue*, pour théoriser ce genre d’écoute de l’inconscient. Ecrire *lalangue* au lieu de la langue, c’est accentuer la valeur phonétique du langage et traduire un phénomène courant en analyse. L’association libre procède autant par association de contenus que par association de phonèmes chez le névrosé. “Le malentendu est à toutes les pages / ./ est-ce croate ou cravate, Was ist das? L’homophonie est le moteur de *lalangue*” (10). L’écoute

(8) — *Scilicet* 6/7. Paris, Seuil, 1976. p. 137.

(9) — FREUD, Sigmund. *La naissance de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1973. p. 364.

(10) — MILLER, Jacques-Alain — *Théorie de lalangue*. *Ornicar* Paris, Le Grapho, 1975. 1. p. 32.

de son propre discours provoque chez l'analysant des associations auditives qui naturellement le reportent à un passé émouvant, parlant et souvent jouissant. C'est une véritable anamnèse auditive. La comparaison avec le texte de Proust ne s'arrête cependant pas ici. Car tout comme Swann extrait un savoir à partir de son écoute, l'analysant fait de même et découvre peu à peu les signes dont il est marqué.

Mais l'Autre, premier lieu-maitre des inscriptions est aussi l'Autre symbolique, c'est à dire, la loi, la culture et le langage dans leur structure et non dans leur contenu et l'un ne va pas sans l'autre. S'il n'y avait pas en effet une loi qui interdit, il n'y aurait pas de désir et s'il n'y avait pas de langage pour le dire, il n'y aurait pas de savoir ni de littérature.

Une certaine vérité

Le texte de Proust semble à première vue ne décrire que quelques émotions éphémères du personnage Swann. Cependant, l'analyse ci-dessus, reprise dans le cadre d'une théorie de l'inconscient, montre à quel point le narrateur a saisi quelque chose qui circulait chez Freud à l'état latent et que Lacan a mis en valeur. Le texte ne parle pas de simple psychologie mais de plaisir, de dépouillement, de jouissance et surtout du sujet divisé entre l'écoute de la phrase musicale et l'écoute intérieure d'une jouissance, autrement dit du sujet partagé entre le présent et son inconscient (le \$ de Lacan) Dire un certain savoir est un des rôles de la littérature, annoncer quelques vérités comme on annonce une bonne nouvelle, est le fait d'écrivains de génie. Proust a su discerner quelques uns des mécanismes de la jouissance et les transmettre. Il y a certainement des rapports entre la société décadente du faubourg Saint Germain vivant de soirées, de banquets, de promenades à Chatou ou de théâtre et l'étude de la jouissance. Le maitre jouit des plaisirs refusés à l'esclave pour reprendre l'antinomie de Hegel. Néanmoins chez Swann, il y a une introversion. Car dans sa recherche de jouissance, le maitre se fait esclave lui-même d'une jouissance lointaine qu'il dénie aussitôt pour maintenir son bonheur. Il y a répétition au niveau personnel de la structure fondamentale de notre société. Vérité constatable et vérifiée tous les jours par le psychanalyste: l'homme soumis à la jouissance dès sa naissance, la recherche, la désire mais n'en veut rien savoir